

M'as-tu vu ?

De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique
de Nathalie Heinrich, Gallimard, 593 p.

Lettres à un jeune politicien de Lucien Bouchard, avec Pierre
Cayouette, VLB Éditeur, 119 p.

Pierre Popovic

Number 243, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2013). Review of [M'as-tu vu ? / *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique* de Nathalie Heinrich, Gallimard, 593 p. / *Lettres à un jeune politicien* de Lucien Bouchard, avec Pierre Cayouette, VLB Éditeur, 119 p.] *Spirale*, (243), 61–64.

M'as-tu vu ?

PAR PIERRE POPOVIC

DE LA VISIBILITÉ. EXCELLENCE ET SINGULARITÉ EN RÉGIME MÉDIATIQUE

de Nathalie Heinich

Gallimard, 593 p.

LETTRES À UN JEUNE POLITICIEN

de Lucien Bouchard, avec Pierre Cayouette

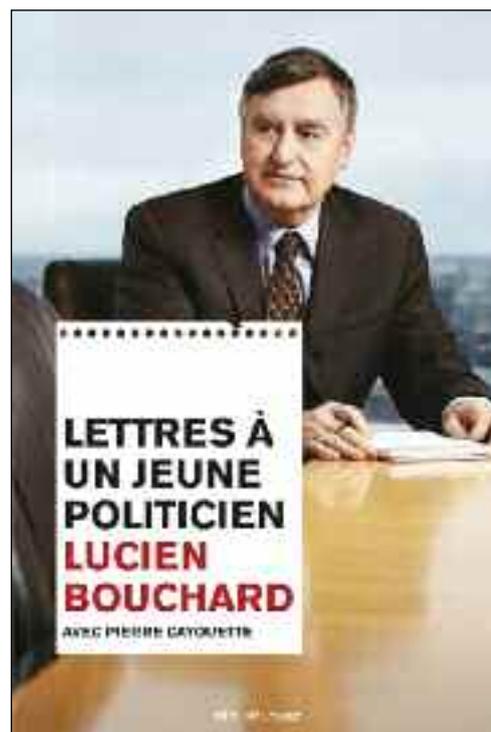
VLB Éditeur, 119 p.

En quelque vingt ans, Nathalie Heinich a bâti une œuvre forte, cohérente dans ses objectifs comme dans ses méthodes, sans concession aux modes, qui arpente trois allées principales. Des essais tels *Les ambivalences de l'émancipation féminine* (2003) ou *Sortir des camps, sortir du silence* (2011) explorent le devenir des identités individuelles dans des situations de crise où les valeurs morales sont soumises à rude épreuve. D'autres travaux portent sur des questions d'épistémologie des sciences sociales : au provocant *Bêtisier du sociologue* (2009), qui ne fit pas plaisir à tout le monde, et à l'inversion du rapport entre objet et théorie — si peu de tradition française — que propose *Ce que l'art fait à la sociologie* (1998), s'adjoignent quelques reconnaissances de dette (à Norbert Elias, Erving Goffman) et un *Pourquoi Bourdieu* (2007) saignant, qui lui valut de pouvoir vérifier *de facto* combien la misogynie pouvait avoir la vie dure, notamment chez maints aficionados de l'auteur de *La domination masculine*. Cependant que ces deux avenues ne sont pas négligeables, la troisième est la plus importante.

UNE MÉTONYMIE COMPLEXE : L'ART

Elle s'ouvre par un essai consacré à *La gloire de Van Gogh* (1991) et se donne pour axe la fondation d'une sociologie de l'art et de la culture très personnelle, résolument à l'écart de la mixtion du marxisme et du structuralisme qui servit d'eau de baptême à la sociologie

de la domination bourdieusienne. J'y verrai pour ma part deux pivots. Le premier est celui d'un ouvrage de synthèse théorique important. *Le triple jeu de l'art contemporain* tient toute intervention artistique pour une action sociale à part entière, à comprendre comme une action rationnelle en valeur (au sens de Weber), dont la sociologue interroge ce qui est mesurable en elle, à savoir ses effets objectifs. L'œuvre en tant que telle, qu'elle soit peinture, partition ou texte, n'est pas l'objet étudié. Celui-ci consiste dans l'ensemble circonscrit des réactions provoquées par une œuvre auprès de trois groupes de consommateurs : la communauté des artistes, les critiques spécialisés, le grand public. De l'étude comparée de ces réactions se dégage la forme complexe de la représentation sociale de l'art dans une situation déterminée. Distribuées sur plusieurs livres, des études de cas remarquablement vivantes, tel *L'art contemporain exposé aux rejets* (1998), font valoir, par l'exemple, que l'une des fonctions de l'art contemporain est de conduire le public à se demander ce que c'est que l'art, à se demander si la chose présentée (l'« Emballage du Pont Neuf » en 1985 par Christo à Paris, par exemple) en est ou n'en est pas, à se demander si cela « vaut quelque chose » dans tous les sens possibles de cette expression. Mais l'enquête prouve que ce détour



par la question de la valeur esthétique est toujours escorté ou suivi d'un retour vers des questions sociales plus larges sur les rapports de l'individuel et du collectif, la distribution des ressources, les usages de la ville, etc. L'art somme toute donne à discuter et à penser, et cela justifie amplement sa nécessité.

Le second pivot est celui d'une attention aux transformations du statut de l'artiste et de l'écrivain, des aubes de la modernité romantique à nos jours. Des livres comme *Être artiste* (1996) ou *Être écrivain* (2000) préparent le point de vue sociohistorique développé dans *L'élite artiste. Excellence et singularité en*

régime démocratique (2005). La « singularité », qui est la question lancinante du travail d'Heinich, est fondamentale dans la constitution de la figure de l'artiste, laquelle est étudiée en tant que métonymie méliorative d'une individuation du citoyen qui devient une valeur en régime démocratique. Alors que la Révolution française avait imposé une excellence élitaires associée à un mérite reposant sur le conformisme des rites et des conventions et sur la possession d'argent, le second XIX^e siècle voyait progressivement naître un élitisme artiste où la valorisation de la marginalisation sociale, de l'originalité et du talent permettait de fonder l'excellence sur la singularité. Le dernier Heinich, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, agrandit la prise historique jusqu'à

médiatique » inauguré par l'apparition des médias de masse et des industries culturelles au XIX^e siècle. Une dominante sémiologique accompagne ce processus : l'impératif de visibilité repose avant tout sur la représentation du visage. Heinich en retrace l'histoire (bustes sculptés des puissants, portraits des aristocrates et des bourgeois, etc.), puis inventorie les moyens successifs qui ont récemment conduit à la monstration endémique du faciès : la photographie (du daguerréotype jusqu'au poster [le Che] et aux minois de Facebook), la télévision, la vidéo, le magnéto, Internet, la webcam, la télé-réalité, le portable. Puisqu'en cet ordre de choses « *le médium est le message* », comme disait MacLuhan, la démultiplication du visage et « *l'ubiquité à grande échelle* » qu'elle assure sont la

miracles, cour d'assises : / — Quarts d'heure d'immortalité ! »

En bonne logique de dissonance moderne, *Les amours jaunes* moquent une visibilité liée au théâtre, à la politique, au culte et au crime, laquelle compense chez Corbière une quadruple perte : du sens de l'histoire, de la grandeur du père, de la beauté poétique et de l'idéal amoureux. Les temps ont changé et, dans la société étudiée par Heinich, l'éventail de la célébrité comprend quelques catégories supplémentaires. La cartographie de la visibilité aligne les souverains et membres de familles royales ; les politiques et les sportifs ; les créateurs et les penseurs ; les chanteurs, acteurs et mannequins ; les personnalités de la télévision ; les protagonistes des faits divers et des attentats (criminels, anti-héros). Les échanges et rencontres entre les composants de ces groupes laissent entrevoir une manière de nouvelle élite pour laquelle la visibilité est une valeur ajoutée à une valence antérieure (le talent footballistique par exemple), une valeur issue d'un hasard (un accident, un événement) ou une valeur en soi (la visibilité n'ayant d'autre cause qu'elle-même). Faisant tout le tour du phénomène, *De la visibilité* met également en évidence les pratiques d'accompagnement (clubs, collections, paparazzi), les contours de l'« *expérience de la visibilité* » (fétichisme de l'adoration des stars, cultes collectifs du côté des « fans », désir de toucher l'idole, érotisation du fait d'être regardé), les problèmes liés au respect ou à l'irrespect de la vie privée, les contradictions entre les lectures populaire et savante de la « *celebrity culture* ». Déterminé à comprendre et non à juger, l'ensemble forme un livre d'une grande ampleur de vue, conscient de ce que la course à la célébrité et à la visibilité a essaimé dans tous les milieux : les employés du mois, Lino Zambito, le plus gros mangeur de saucisses, le moindre publiciste, tout un chacun doit ou veut se faire voir, et le portable fait désormais de chacun un paparazzi en puissance. Heinich note avec malice que les journalistes, intellectuels et professeurs qui, dans leurs textes, critiquent avec mépris ce nouveau règne du paraître, sont généralement loin

Ce sont en fait des Lettres à un vieux politicien qui se donnent à lire et le jeune allégué dans le titre n'est autre que l'auteur lui-même : le monsieur de la photo regarde en fait un miroir où il se voit vieux, mais jeune [...]

nos jours et montre comment la singularité s'est éloignée du verdict d'excellence pour ne plus résulter que du degré de visibilité des uns et des autres sur le marché des représentations.

ÊTRE VU OU NE PAS ÊTRE

L'hypothèse nodale en est donc que l'exaltation contemporaine des « *célébrités* » dérive d'un « *déplacement du prestige accordé aux artistes* » dans la modernité post-révolutionnaire. Inévitable, pandémie, perceptible dès l'ouverture des ordinateurs (« *Dure semaine pour les stars* ») et des écrans de télévision (« Tout le monde en parle »), irradiant sur la presse, spécialisée ou non, et occupant tout l'espace public, elle constitue désormais un « *fait social total* ». Celui-ci s'origine dans un processus historique lié à l'installation progressive d'un « *régime*

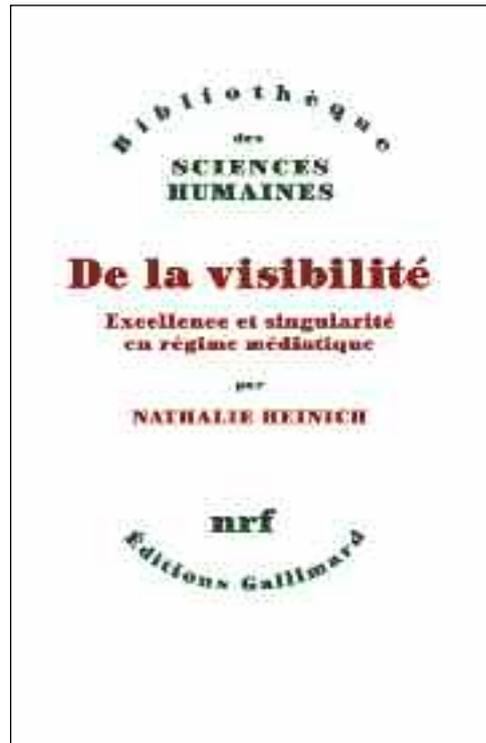
de la célébrité contemporaine. La frimousse est le matériau d'un artisanat de la retouche (un peu d'ombre sur les terres glabres, un peu de lumière sur les prunelles) dont le but est de susciter « *le désir d'être mis en présence de l'original* » et de faire passer la mise en icône pour authentique. La renommée désormais se mesure au montant du « *capital de visibilité* », le web servant de bourse où les cotes dépendent du nombre des occurrences médiatiques (combien de vues du visage et de mentions du nom sur Google ? d'amis sur Facebook ? etc.).

Nathalie Heinich cite comme à peu près tout le monde cette phrase d'Andy Warhol : « *Dans le futur, chacun aura son quart d'heure de célébrité.* » Il faudrait cependant rendre à Tristan Corbière la paternité de cette idée puisque, dès 1873, son poème « Paris » ricane ferme et jaune en ces termes : « *Rôde en la coulisse malsaine / Où vont les fruits mal secs moisir, / Moisir pour un quart d'heure en scène... / Voir les planches, et puis mourir ! // Va : tréteaux, lupanars, églises, / Cour des*

d'être les derniers à faire assaut de visibilité galopante, via photos, sites, courriels, quête d'honneurs et compagnie. L'essai est de bout en bout passionnant à lire : les analyses et les passages théoriques sont entrecoupés de nombreux exemples puisés dans tous les secteurs de la vie sociale, créant de la sorte un cortège coloré où voisinent les entartés, la Cicciolina, François Mitterrand, Picasso, David Beckham, Catherine Deneuve et l'inévitable Lady Di.

MIROIR, MON BEAU MIROIR, OU LUCIEN LE VIEUNE

Rainer Maria Rilke avait été sollicité par Franz Kappus avant de lui adresser des lettres plus tard rassemblées sous le titre *Lettres à un jeune poète*. Lucien Bouchard et sa plume Pierre Cayouette n'ont assurément pas reçu de semblable appel pour commettre leurs *Lettres à un jeune politicien*. Cet opuscule étrange est l'un de ces produits du marché de la visibilité dont il vient d'être question. Il en offre un cas d'espèce, puisqu'il s'indexe sur la série des livres signés par d'anciennes gloires politiques, plus ou moins bien reconverties et n'ayant pas nécessairement le talent pour écrire des « mémoires » (Chateaubriand et de Gaulle ont mis la barre fort haut). Aujourd'hui président du conseil d'administration de l'Association pétrolière et gazière du Québec (APGQ), Lucien Bouchard s'efforce de demeurer ou de redevenir politiquement visible en usant de plusieurs moyens, dont l'emprunt partiel au titre de Rilke fait partie. Il n'est cependant pas question de poésie ici, mais de donner des conseils à un jeune homme fictif que la prose tutoie afin de paraître familière, cool, proche, avunculaire. La première de couverture confirme l'exigence de monstration du visage épinglée par Nathalie Heinich. Encombré d'un veston trop raide, le buste se détachant d'un paysage flou mais urbain, l'ex-ministre fédéral de l'Environnement est assis à un coin de table et cherche l'inspiration pour écrire un mot dans un petit cahier à spirales. La couleur dominante est le



brun, indice d'une connotation automnale qui par convention peut seoir à la sagesse. Le regard fuit vers l'extérieur, comme si le presque écrivain regardait « le jeune » et pensait tendrement à lui. Ce dernier n'est pas seulement absent de cette photo retouchée. Il l'est aussi du livre tout entier. Si l'épistolier veut être à tu et à toi avec son correspondant, l'incipit des lettres est d'une artificialité et d'une lourdeur pachydermique propres à le décourager, quelque imaginaire qu'il soit. Cet exemple en est significatif et n'est pourtant pas le pire : « Tu as bien raison de me le rappeler. J'avais quarante-neuf ans quand je suis entré en politique. » Ces deux phrases l'indiquent à elles seules : Lucien Bouchard ne parle que de lui tout au long des cent dix-neuf pages. Il rappelle ses origines et ses études, rêve à la splendeur de ses jeunes années, cette époque où « tout était clair mais également [...] où tout était possible », évoque les formidables luttes politiques du passé, égrène ses lectures, pense à ce référendum qu'il a failli gagner mais que les Québécois ont perdu, etc. Ce sont en fait des *Lettres à un vieux politicien* qui se donnent à lire et le jeune allégué dans le titre n'est autre que l'auteur

lui-même : le monsieur de la photo regarde en fait un miroir où il se voit vieux, mais jeune, ce qui pourrait se dire d'un mot-valise, *vieune*, et destine le Québec « *qu'il aime* » à adhérer à sa vision de grand visible. La prose de cette épistolarité factice sert ici de lifting idéologique.

Il se trouve que la justification du livre, plusieurs fois répétée, est que les jeunes Québécois ne s'engagent pas assez en politique. Ces *Lettres* seraient là pour remédier à cette défaillance. Quelques mois à peine après le mouvement du printemps 2012, une telle affirmation serait comique si elle n'était navrante. Elle relève d'une logique à la fois narcissique et réactionnaire, qui ramène systématiquement le présent à « *mon passé* » quand elle ne le méprise tout simplement pas. Dans cette optique, la recherche de la visibilité médiatique s'accompagne d'une tenta-

tive pour créer une sorte de consensus dont le « vécu » de l'ex-ministre progressiste conservateur serait l'enzyme catalyseur. Cela se remarque à la redondance de formules comme « nous, Québécois », au mélange de ton épique (cela va jusqu'à citer Churchill), de citations d'auteurs classiques (un peu de Cicéron, un zeste de Malraux) et d'œillades rhétoriques familières, à l'étalement d'un répertoire de clichés dont raffole manifestement l'auteur : dans ces pages « *le concert des Nations* » sonne sous le « *soleil des encouragements* » tandis qu'il s'agit de « *redécouvrir la fierté québécoise* » et d'admirer les « *grands leaders* ». Cela se voit également à la façon dont l'ancien député de Lac-Saint-Jean-Est tient à passer pour un bon gars. Il n'est pas de droite, du tout du tout, la preuve en étant que son gouvernement fit des politiques sociales (les infirmières du Québec s'en souviennent encore). Il est pour l'exploitation du gaz de schiste, mais a le souci de préserver l'environnement (il en fut ministre fédéral, ce qui démontre bien que). Et de se présenter évidemment comme « *lucide et solidaire* », comme s'il suffisait de mettre « et » entre deux mots pour engager un dépassement de leur contradiction. Arme de cette entreprise

de visibilisation, le consensus recherché est cependant cassé par la valorisation d'une « lucidité » qui s'oppose à des ennemis minables dont la « générosité » n'est que verbale, irrationnelle et trace d'incompétence. Ceux-là vivent dans « le déni », tandis que l'épistolier, lui, connaît des études qui disent la vérité. Il y a deux choses étonnantes dans ce type de prestation. La première est que celui qui se présente ici comme rationnel et lucide ne cesse de manier

un vocabulaire émotif et religieux où il s'agit toujours de « croire » en un (ou des) chef(s), de « croire » dans les Québécois, d'« aimer trop » le Québec, de « croire » des études « sérieuses » brandies comme autrefois le catéchisme et comme si le but de la science était la Vérité. La seconde est que ce genre d'idéologue appartient à une génération qui est aux affaires depuis trente ou quarante ans, à une génération qui s'est permis de jouer à l'économie et à

la politique comme certains jouent au casino et au poker, mais qui ne se reconnaît pas une once de responsabilité dans le devenir actuel du monde et de l'économie. Si cela, ce n'est pas du « déni » ! Quoi qu'il en soit, Lucien le vieune aura été visible en cet automne 2012, mais je crains bien que « le jeune » intéressé par la politique ne lui ait déjà dit en mai dernier d'aller se faire voir. —

Genèse d'un Québec moderne



PAR MÉLANIE GLEIZE

UN PSYCHANALYSTE DANS SON SIÈCLE

de André Lussier

Del Busso Éditeur, 300 p.

André Lussier est le premier psychanalyste québécois à avoir été formé par Anna Freud à Londres. Il est aussi connu pour avoir combattu la censure dans le Québec religieux des années 1950, au risque de sa carrière d'enseignant mais au bénéfice de la loi provinciale sur le sujet, complètement refondue depuis par le Parlement du Québec. À eux seuls, ces deux éléments suffisent à justifier la lecture de l'autobiographie de ce grand thérapeute, intellectuel et enseignant de l'Université de Montréal, au titre plus qu'approprié puisque l'auteur d'*Un psychanalyste dans son siècle* venait de fêter ses 90 ans au moment de sa sortie. Les promesses d'une traversée du siècle québécois, c'est-à-dire quasiment du passage du Moyen Âge à la modernité, du théocentrisme au freudisme, ainsi que d'une introduction aux coulisses de l'univers psychanalytique londonien du temps de Donald Winnicott et Anna Freud – deux grands maîtres du psychanalyste Lussier –, sont bien là, dans ce récit de soi. Mais là n'est pas son seul intérêt. À

travers ce livre en trois temps, qui nous raconte la vocation analytique d'un enfant marqué par la rigueur d'une éducation catholique, la découverte et la pratique d'une discipline en porte-à-faux avec cette éducation refulante, et qui scrute les dogmes et les écrits religieux qui marquent cette biographie jusqu'à son émancipation psychanalytique et anticléricale, nous faisons avant tout la rencontre d'une âme exceptionnelle. En effet, ce qui marque ces pages sur la naissance d'un esprit libre dans le Québec obscurci par l'autoritarisme catholique, c'est avant tout la nature juste et mesurée d'un homme capable de révoltes et de résistances fermes en faveur de plus de libertés, sans fracas ni violence, sans amertume ni obstination rebelle ; c'est l'humour, la tem-

pérance, l'empathie et la délicatesse d'un individu qui trace simplement et sûrement son chemin vers la modernité

